

XIV^e dimanche après la Pentecôte

Épître de saint Paul Apôtre aux Galates

Mes Frères : Marchez selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair. Car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair ; en effet, ils sont opposés l'un à l'autre, pour que vous ne fassiez pas tout ce que vous voudriez. Si vous êtes conduits par l'esprit, vous n'êtes point sous la loi. Or les œuvres de la chair sont manifestes : c'est la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les maléfices, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les rixes, les dissensions, les factions, l'envie, les meurtres, l'ivrognerie, les débauches, et les choses semblables, dont je vous prédis, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui les commettent ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Mais les fruits de l'esprit sont : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Contre de pareilles choses il n'y a pas de loi. Or ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises.

Suite du saint Évangile selon saint Mathieu

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez ; ni pour votre corps, de ce dont vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent pas dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, en se tourmentant, peut ajouter une coudée à sa taille ? Et au sujet du vêtement, pourquoi vous inquiéter ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je vous dis que Salomon lui-même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Mais si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, combien plus vous-mêmes hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc pas, en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous couvrirons-nous ? Car ce sont les païens qui se préoccupent de toutes ces choses ; mais votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

✠ Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Mes biens chers frères,

Nul ne peut servir deux maîtres : Notre-Seigneur pose ce matin, dans l'Évangile, une loi qui ne souffre aucun aménagement. Nous aimerions pourtant, bien souvent, trouver un arrangement, ménager Dieu et Mammon, garder un pied dans le service de Dieu et l'autre dans nos attaches propres. En ce début d'année, le Christ ne veut surtout pas nous laisser dans l'erreur et ferme cette porte : on ne partage pas son cœur entre deux maîtres, on ne sert vraiment que l'un des deux.

Pourquoi cette loi nous coûte-t-elle tant ? Parce que notre cœur, depuis le péché originel, n'est déjà plus un ; il est comme fendu en deux. Saint Paul vient de nous le rappeler dans l'Épître : la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Ce sont deux puissances qui se disputent le gouvernement de notre âme, si bien que nous ne faisons pas ce que nous voudrions et nous faisons ce que nous ne voulons pas.

Nul ne l'a mieux décrit que saint Augustin, au huitième livre de ses Confessions, dans les mois qui précédèrent sa conversion. Il connaissait déjà la vérité, il désirait déjà Dieu, et pourtant il ne parvenait pas à se donner tout entier. Il écrit : *« J'avais deux volontés, l'une ancienne, l'autre*

nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, et elles se combattaient entre elles, et par leur discorde déchiraient mon âme. » Voilà le portrait d'une âme tirée à hue et à dia, qui veut et ne veut pas en même temps, qui sert Dieu le dimanche et Mammon le reste du temps, qui prie le matin et se laisse conduire par ses attaches le soir.

Telle est, chers amis, notre condition commune. Nous ne servons guère deux maîtres ouvertement rivaux, comme deux tyrans qui se partageraient également notre obéissance : nous multiplions plutôt les petits maîtres secondaires, l'opinion que l'on a de nous, le confort, l'argent, nos habitudes, notre volonté propre, auxquels nous laissons gouverner des provinces entières de notre vie, en réservant à Dieu les seuls moments où cela ne nous coûte rien. Nous le voyons bien dans le temps que nous donnons sans compter à nos loisirs quand nous rechignons à donner cinq minutes de plus à la prière, ou dans la promptitude que nous mettons à défendre notre réputation quand nous sommes si lents à défendre l'honneur de Dieu. Et notre cœur, ainsi partagé entre ce service secret et le service de Dieu, ne trouve jamais le repos.

L'Écriture elle-même donne un nom à cette instabilité : « *L'homme à l'âme double est inconstant dans toutes ses voies* » (Jacques 1, 8). Un cœur qui

sert deux maîtres est un cœur qui ne repose nulle part, tiraillé, jamais rassasié, jamais en paix, parce qu'il cherche sa consistance dans des biens créés qui ne peuvent la lui donner. La paix du cœur n'est pas la récompense d'un partage habile entre Dieu et le monde ; elle est le fruit d'un seul et même amour qui gouverne tout.

Comment refaire cette unité perdue ? La conversion de saint Augustin le montre : ce fut moins l'œuvre de sa propre résolution que celle de la grâce, qui rassembla peu à peu sa volonté divisée en une volonté unique, tout entière donnée à Dieu. Notre part est de vouloir sincèrement cette unité, de la demander avec persévérance, et de cesser d'entretenir en nous ces petites principautés que nous refusons de céder.

Cette grâce ne descend pas sur une âme passive : elle se reçoit dans la prière fidèle, dans les sacrements où le Christ vient renouveler en nous cette volonté unique, et dans un examen de conscience assez sincère pour repérer, chaque soir, où notre cœur a de nouveau penché vers ce second maître. La confession fréquente, en particulier, remet de l'ordre là où nos divisions intérieures se sont installées par habitude. Rien de spectaculaire n'est demandé, mais une fidélité patiente, semblable à celle que saint Augustin dut lui-même exercer bien après sa conversion, tant

l'unité du cœur demeure une conquête de chaque jour plutôt qu'une acquisition définitive.

L'Évangile lui-même nous indique un moyen très simple d'y travailler : rapporter chaque chose à un seul principe. Que nous mangions, que nous travaillions, que nous nous vêtions, que nous prenions soin des nôtres, que nous nous inquiétions légitimement de notre avenir, tout cela peut être fait pour Dieu, en vue de Dieu, sous le regard de Dieu ; et cela cesse aussitôt d'être un second maître pour devenir une matière offerte au premier. « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît* » : voilà comment tout ordonner sous une seule fin, sans rien perdre de ce qui nous entoure. Un cœur ainsi unifié ne cesse pas d'aimer les créatures ; il cesse seulement de les servir comme des maîtres.

Demandons-nous donc, chers amis, quel est ce second maître que nous gardons secrètement, cette province de notre vie que nous n'avons jamais vraiment donnée à Dieu. Chacun connaît la sienne : elle se cache rarement dans les grandes fautes, plus souvent dans ces attachements tièdes et coutumiers que nous n'osons regarder en face. Portons-la devant Dieu ce matin, et demandons la grâce de saint Augustin : que notre volonté, si longtemps divisée, se rassemble enfin tout entière dans

l'amour d'un seul Maître, doux et léger, qui seul peut donner à notre cœur le repos qu'il cherche en vain ailleurs. Ainsi soit-il.

✠ Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.